
SERMON V.

LES VOIES DE DIEU ET LES VOIES DE L'HOMME.

SERMON SUR EZÉCHIEL XVIII, 29.

La maison d'Israël dira : les voies de l'Eternel ne sont pas bien réglées. O maison d'Israël, mes voies ne sont-elles pas bien réglées? Ne sont-ce pas vos voies qui ne sont pas bien réglées?

MES F., Pour nous inspirer la soumission profonde que nous devons aux dispensations du ciel, l'Écriture emploie divers motifs. Tantôt elle étonne notre imagination par l'idée de l'étendue, de l'élévation suprême des desseins du Tout-Puissant : *Ce sont les hauteurs des cieux,*

nous dit-elle ; *c'est une chose plus profonde que les abîmes* (1). Tantôt elle soulève le voile qui les couvre, et nous fait apercevoir une lumière assez vive pour adorer l'Être *grand en conseils, abondant en moyens* (2). Quelquefois elle en appelle à notre propre jugement : elle veut nous faire rougir de nos plaintes. Elle adresse à notre cœur cette voix touchante : *Mon peuple ! que t'ai-je fait ? En quoi t'ai-je travaillé* (3) ? Quelquefois, comme dans notre texte, elle cherche à exciter en nous cette défiance de nous-mêmes, cette humilité si convenable à l'homme, qui réprime-rait le murmure, qui nous ferait pressentir ce qu'avec bien plus de justice, auroit à nous reprocher le Dieu qui gouverne le monde : *O maison d'Israël, mes voies ne sont-elles pas bien réglées ? Ne sont-ce pas vos voies qui ne sont pas bien réglées ?*

En effet, chrétiens, c'est en nous-mêmes, c'est dans l'imperfection, dans la foiblesse de notre esprit ; c'est dans le désordre et la révolte de notre cœur qu'il faut chercher la cause de ce qui nous étonne et nous blesse dans la conduite de la Providence. Si les voies de Dieu sont oppo-

(1) Job, XI, 8.

(2) Jéréin. XXXII, 19.

(3) Mich. VI, 3.

sées à celles de l'homme, la faute n'en est pas à Dieu, mais à l'homme. Grande vérité que je me propose d'établir dans ce discours..... Mais ici, je m'arrête, étonné moi-même de ce que je vais faire. Quoi donc ! La justice, la sagesse adorable de la Providence, une vérité si évidente et d'un ordre si relevé peut-elle être mise en discussion sans blasphème ? La raison humaine, foible émanation du Très-Haut, lumignon fumant qu'obscurcit le péché, interrogera-t-elle l'Intelligence divine ? Osera-t-elle pour quelques instans se comparer à elle ? Est-il donc nécessaire de prouver à l'enfant de la poussière, jouet de l'illusion et de l'erreur, que les voies de l'Etre sage, puissant et bon, sont toujours bien réglées, et que s'il croit y voir des imperfections, c'est parce que le dérèglement de ses inclinations se communique à son esprit et fausse son jugement ? Hélas ! de telles réflexions ne sont que trop nécessaires. Elle s'est accomplie de nos jours comme dans les temps anciens cette prédiction : *La maison d'Israël dira : Les voies de l'Eternel ne sont pas bien réglées.* Rien de plus commun que d'entendre accuser la Providence. Pardonne donc, Grand Dieu, si j'ose la justifier. Dieu tout bon, Toi qui, par une condescendance infinie, daignas quelquefois raisonner avec l'homme et confondre

ses vains jugemens , aide-moi toi-même à convaincre mes frères ! Anime mes efforts ; et par l'onction de ta grâce , dispose les esprits et les cœurs de ceux auxquels je m'adresse !

O maison d'Israël , mes voies ne sont-elles pas bien réglées ? Ne sont-ce pas vos voies qui sont mal réglées ? C'est ce dont on peut se convaincre sous quatre rapports principaux.

1.° La Providence ne se presse point dans sa marche. L'homme est aussi impatient que présomptueux, 2.° Elle se dirige d'après des vues générales. L'homme n'est frappé que des considérations particulières, 3.° Elle agit quelquefois d'une manière invisible , intérieure. L'homme ne juge que sur ce qui est extérieur et visible. 4.° Enfin , elle a surtout en vue les intérêts de l'éternité. L'homme n'envisage que ceux de la vie présente,

Développons ces idées : elles nous offriront l'explication de toutes les difficultés qu'on élève contre la Providence.

I. J'ai dit qu'elle ne se presse point dans sa marche, *Dieu est patient , parce qu'il est éternel* , suivant la belle expression d'un père de l'église. Eh ! pourquoi précipiteroit-il l'exécution de ses projets , ce Dieu qui dispose de tous les

temps et de tous les moyens ? Il sera le maître demain comme aujourd'hui ; dans le siècle qui doit suivre comme dans le siècle présent. Il n'a pas besoin de saisir telle ou telle occasion , telle ou telle circonstance , qu'il peut rappeler à son gré. Il voit quelle durée doit avoir telle expérience pour être grande et imposante , telle épreuve pour pénétrer le cœur , et rien ne l'engage à en abrégér le cours. L'homme au contraire , est semblable à l'enfant qui se figure que la semence qui vient d'être mise en terre doit germer à l'instant ; qui voudroit que tout ce qu'il désire put s'exécuter dans le même jour , et ne rien remettre au lendemain. Aussi bornés dans notre durée et dans nos vues , qu'extrêmes dans notre orgueil et nos désirs , nous appliquons , sans nous en apercevoir , aux projets de la divinité la mesure de notre petitesse ; cette inquiétude , cette impatience qui tient à notre impuissance , à notre fragilité. Nous voudrions pendant l'instant fugitif où nous paroissions sur la terre , assister à la manifestation de tous les desseins de Dieu ; et comme la foiblesse de notre vue ne nous laisse jamais apercevoir qu'un moyen d'arriver au but , si la Providence n'emploie pas ce moyen , ou si elle n'agit pas incontinent , nous croyons qu'elle abandonne les rênes de l'univers.

Cependant, au moment même où nous l'accusons, son œuvre s'avance; souvent pour mieux nous surprendre et signaler son pouvoir, elle se plaît à choisir le moyen le plus inattendu, une voie tout opposée à celle que nous osons lui tracer : tôt ou tard son pouvoir éclatera, et peut-être par l'endroit même qui excitoit nos murmures. *Certes*, disoit le prophète, *tu es le Dieu fort qui se cache*; mais tu es aussi *le Dieu d'Israël, le Dieu Sauveur* (1).

Que d'exemples je pourrois en apporter! Vendu par ses frères, accusé par une femme impudique, abandonné par un ami ingrat, oublié de l'univers, Joseph languit treize ans dans une prison. Qui de nous, à cette vue, n'eût pas accusé la Providence? Eh bien, ce même Joseph est destiné à devenir un monument de son secours. C'est dans l'abandon de la nature entière que Dieu va déployer pour lui son bras. Cette prison est le chemin par où il va le conduire à la première place de l'Egypte.

Choisissons un exemple plus près de nous, dont nous-mêmes ayons été témoins. Rappelons-nous ces temps affreux où la religion sembloit menacée de destruction. Nous entendions, sui-

(1) Es. XLV, 15.

vant l'expression de l'Écriture, *une voix de blasphème retentir sur la terre* (1), on voyoit les croix abattues, les temples profanés, les ministres du Seigneur errans dans les forêts, jetés dans les prisons, expirans sous le glaive, précipités dans les ondes. L'impie nous disoit avec insulte, comme jadis à David : *Où est ton Dieu* (2)! Combien de personnes ont alors senti leur foi chanceler! Combien d'autres plus coupables ont nié la Providence, ont dit : *L'Éternel ne le voit point* (3). C'est cependant de cette crise terrible que la religion devoit recevoir une existence nouvelle. C'est de cette humiliation qu'elle devoit tirer sa gloire. Il falloit que l'épreuve de l'Église fût d'un assez long cours pour réveiller la piété endormie dans les cœurs. Il falloit que l'on vît régner sans contradiction, sans obstacle, cette secte orgueilleuse et soi-disant philosophique qui se vantoit d'être l'amie du genre humain. Il le falloit pour que sa honte éclatât dans son triomphe, pour que les peuples apprissent enfin à apprécier ses fruits empoisonnés. Il falloit que l'on vît à quel excès se porte l'homme lorsqu'il secoue le frein de la loi de Dieu, afin de juger

(1) Apoc. XIII, 5.

(2) Ps. XLII, 11.

(3) Ps. XCIV, 7.

lequel a raison, de la philosophie qui vante sa bonté naturelle, ou de la religion qui nous dit que *toute chair est corrompue* (1). Il falloit que cette religion céleste tirât comme une nouvelle démonstration de sa divinité, de l'impuissance où nous sommes de nous passer d'elle. Si pour un temps elle n'eût pas été comme abattue; si elle eût été rétablie plutôt ou par des moyens différens, l'œuvre de Dieu n'eût point éclaté: la plus imposante, la plus instructive des leçons n'eût pas été inscrite dans les fastes de l'histoire: la plus grande, la plus belle expérience eût été perdue pour le genre humain.

Mais, direz-vous sans doute, ces réflexions ne peuvent s'appliquer à toutes les circonstances: il est dans la société, dans la nature, dans les événemens de la vie, des difficultés, des énigmes que la lenteur des voies de la Providence ne sauroit résoudre, et sur lesquelles nous l'*attendrions* en vain.

II. Je l'avoue, mais alors ce qui vous étonne tient peut-être à des vues générales que vous ne savez pas embrasser.

Notre façon de voir est presque toujours rétrécie par l'intérêt propre et l'impression des

(1) Gen. VI, 12.

objets sensibles. C'est comme un prisme qui donne la couleur à tout ce que nous voyons, et influe sur tous nos jugemens. Ce qui nous touche personnellement ou ce qui frappe nos sens nous paroît seul considérable. Nous nous arrêtons à chaque objet en particulier, sans nous élever à l'ensemble; et comme nous rapportons tout à notre propre félicité, nous voudrions que la Providence en agît de même. Mais si elle étoit injuste et partiiale comme nous; si ses vues étoient bornées comme les nôtres, c'est alors que nous serions fondés à l'accuser. Dieu est le père de toutes les générations, de tous les peuples, de toutes les créatures. Il est le Souverain de l'univers entier, et il le dirige, comme cela doit être, d'après un intérêt et une convenance générale. Ce grand principe dont nous ne saurions contester la justice, la nécessité, nous le perdons de vue en mille occasions; de là nos murmures.

Vous vous plaignez de l'inégale distribution des biens de la fortune. Mais c'est une suite nécessaire de l'état de société. C'est là ce qui développe l'industrie, excite l'émulation, fait naître les arts et les perfectionne. Dans les vues de Dieu, elle est destinée, cette inégalité, à lier les hommes entr'eux par un échange de besoins et de services, de reconnoissance et de bienfaits. Si

jamais elle pouvoit être détruite, n'en doutez pas, elle seroit remplacée par de plus grands maux. Les vocations les plus utiles ne trouveroient plus personne qui voulût les exercer; la terre demeureroit sans culture. Indépendans, isolés les uns des autres, les hommes retomberoient par degrés dans l'état sauvage, et deviendroient peu différens de la brute qui se nourrit d'herbe ou de proie.

Vous, vous blâmez ce nombre infini de créatures qui vous semblent inutiles ou nuisibles, dont plusieurs font à l'homme une guerre secrète, et lui disputent le fruit de son labeur. Je pourrois vous dire que ces mêmes créatures, dont l'existence vous paroît un désordre, ont une utilité cachée que vous ne soupçonnez point. Si le système général de l'univers vous étoit dévoilé, vous verriez qu'elles y occupent une place, qu'elles en font un des contre-poids, qu'on ne pourroit les en retrancher sans inconvénient. Mais quand il n'en seroit pas ainsi, quel droit l'homme a-t-il de prétendre que tout a été fait pour lui? Est-il donc le seul enfant du Créateur? De quel droit se croiroit-il propriétaire exclusif du riche domaine de l'univers? Ce Dieu auquel s'attendent pour leur nourriture, et les oiseaux de l'air, et les insectes et les reptiles, n'a-t-il pu leur donner une part

dans la création, et leur permettre d'assister comme parasites au banquet préparé pour l'homme? Si l'intérêt particulier ne rabaissoit pas nos pensées, qu'elle nous sembleroit grande, qu'elle nous sembleroit belle, l'idée d'un Dieu, père de la vie, qui sème l'existence et le bonheur dans l'espace, peuple ce monde du plus grand nombre possible d'êtres animés, dont les espèces infiniment variées se balancent, s'alimentent réciproquement, et qui fait sortir la vie du sein même de la mort et de la destruction!

Mais du moins les maux de la vie n'accusent-ils pas la sagesse ou la bonté de Dieu? Ici, M. F., nous nous abusons encore; l'intérêt personnel, l'émotion de nos sens et une sensibilité trop vive nous font illusion. Ce ne sont point les malheurs des peuples anciens; ce ne sont point les catastrophes que raconte l'histoire qui excitent nos murmures. Ce sont celles dont nous sommes témoins; ce sont les peines que nous souffrons, nous et ceux qui nous entourent. Si nous en étions exempts les uns et les autres, nous applaudirions volontiers aux décrets du ciel; nous verrions alors les maux sous leur vrai point de vue; nous verrions qu'ils tiennent à l'existence du monde matériel dont l'équilibre a été détruit par le péché, à notre union avec un corps mortel,

surtout aux passions qui agitent la société. Nous verrions que dans les vues de la Providence, ces maux servent à de grands usages : ils nous unissent à nos semblables par les liens de la sympathie et de la tendre pitié ; sans eux, comme l'a dit un auteur moderne, *il y auroit peu d'amour sur la terre* : ils exercent la patience, le courage, l'industrie, la persévérance de l'homme ; ils l'avertissent du danger d'abuser de ses facultés ; ils sont comme des moniteurs placés sur la route pour lui apprendre à marcher avec précaution. Les calamités nationales qui troublent surtout notre imagination, et semblent nous dérober la vue d'un Dieu bienfaisant, ces calamités même sont une des dispensations du ciel, les plus terribles sans doute, mais aussi une des plus nobles et des plus grandes. C'est une voix que le très-Haut fait retentir sur la terre pour rappeler à lui les peuples égarés. C'est la verge dont il châtie ces grands corps qui n'existeront pas sous la même forme dans une autre économie, et envers lesquels sa justice doit se manifester dès ici-bas, comme l'histoire nous apprend, chose bien remarquable, que cela arrive toujours en effet. Ainsi, M. F., les faits même que nous alléguons contre la Providence serviroient à l'établir à des yeux non prévenus.

Mais je crois lire dans la pensée de plusieurs d'entre vous. Comment la reconnoître, cette Providence, à des coups qui frappent indistinctement? Nous la reconnoîtrions si le juste étoit épargné..... Je pourrais vous dire, à vous qui tenez en secret ce langage: Pourquoi prenez-vous à cœur l'intérêt du juste? Pourquoi prenez-vous en main sa cause? L'entendez-vous se plaindre et murmurer de son sort? Non, non; c'est lui qui s'humilie plus profondément. C'est lui qui reconnoît qu'il a mérité d'être puni. C'est lui qui baise la main qui le frappe. Etrange spectacle! Ce sont les moins coupables qui adorent la justice divine, tandis que ceux qui l'ont provoquée osent presque toujours s'élever contre elle!

Vous voudriez que le juste fût exempt des maux de la vie! Autant vaudroit souhaiter qu'il ne fût pas homme, qu'il ne fût pas revêtu d'une chair infirme, qu'il fût déjà habitant du ciel et glorifié avec les anges. Vous voudriez qu'il ne fût pas compris dans les calamités nationales! Mais alors ces calamités ne seroient plus nationales; elles n'auroient plus ce caractère d'universalité si grand et si terrible. Siéroit-il d'ailleurs à la sagesse suprême de faire à nos yeux des miracles continuels pour excepter tel ou tel individu? Le fidèle seroit-il alors conduit par la foi? Son obéissance.

et sa soumission seroient-elles bien méritoires, et y auroit-il besoin d'une autre économie ?

III. Si cette réponse ne vous suffit pas, j'ajoute qu'indépendamment de sa conduite générale et extérieure, la Providence agit d'une manière invisible, intérieure, dont nous n'apprécions point l'influence. Sur quoi portent nos jugemens en effet ? Uniquement sur ce qui paroît au dehors ; uniquement sur la superficie. Insensés ! n'avons-nous jamais éprouvé que ceux qui ne pénètrent point dans notre âme se font une fausse opinion de notre sort ? Combien de fois le sourire n'a-t-il pas été sur nos lèvres, tandis que l'amertume étoit dans notre cœur ? Combien de fois n'avons-nous pas été pour d'autres un objet d'envie, et pour nous-mêmes un objet de pitié ! Voilà ce que nous avouons tous, et cependant nous nous obstinons à prononcer sur telle ou telle situation, d'après l'apparence, c'est-à-dire, d'après ce qu'il y a de plus menteur : de là vient que notre cœur s'aigrit, ou du succès du méchant, ou des revers du juste.

Vous êtes révoltés de la prospérité de cet impie, dont la fortune est fondée sur l'injustice, sur le front duquel respirent l'orgueil et la vaine confiance. Mais, savez-vous s'il n'y a pas un secret contre-poids aux avantages dont il jouit ?

Savez-vous s'il n'est pas tourmenté par quelque désir, quelque passion qu'il ne peut satisfaire, si comme Aman, il ne voit point quelque Mardochée qui lui rend insipide tout ce qu'il possède? Savez-vous quels tableaux se présentent à lui dans la solitude? L'avez-vous entendu s'écrier au milieu de ses songes agités? Savez-vous de quelles idées, de quelles terreurs il va perdre le souvenir dans la débauche, dans le tourbillon des plaisirs ou des affaires? Et quand il seroit arrivé à ce point d'émousser le trait poignant de la conscience, vous qui l'estimez heureux, appréciez-vous la privation de tous ces mouvemens nobles et doux par lesquels l'homme sent son existence? Appréciez-vous le pénible sentiment de sa dégradation, auquel il ne peut échapper? Appréciez-vous le vide immense, la mort d'une âme qui a rompu avec son Dieu, et avec l'espérance de l'avenir?

Nous ne nous abusons pas moins en décidant de l'infortune de nos semblables. Nous voyons telle ou telle peine à laquelle ils sont soumis, et nous disons : Cette situation est triste ; elle est cruelle. Mais nous ignorons les compensations secrètes que la providence peut y avoir attachées dans la nature ou dans la grâce. Nous ignorons quelle compensation elle a placée pour cet indi-

gent, dans un courage, une gaîté naturelle, un sommeil paisible, l'heureuse insouciance de l'avenir, la paix de la conscience. Nous ignorons quelle compensation elle a placée, pour cet homme dont un revers inattendu a détruit les espérances, dans le dévouement de son épouse, dans le zèle, la tendresse, les succès de ses enfans. Je vais énoncer une opinion qui peut sembler hasardée, mais que je crois profondément vraie. Si l'on faisoit une juste estimation des jouissances de l'homme, il se trouveroit que les plus pures et les mieux senties, sont presque toujours attachées à quelque situation douloureuse ou critique. N'en soyez pas surpris ; c'est de l'âme qu'elles naissent, et la joie l'agite d'une façon superficielle, tandis que l'infortune, semblable à un feu pénétrant, lui fait exhaler ses parfums les plus exquis; ressources du courage, soins touchans de l'affection, consolations de l'amitié, sacrifices, dévouement de la tendresse, tout cela appartient à l'adversité. Mais, que parlé-je de ces sentimens terrestres ? Quel que soit leur charme et leur douceur, ce qui lui appartient, surtout ce qui lui appartient particulièrement, ce sont les consolations et les espérances de la foi; ce sont les mouvemens d'une âme qui se réfugie auprès de son Dieu, qui dégagée des objets terrestres, s'unit à lui sans obstacles, re-

trouve dans son sein une nouvelle existence , un nouvel univers.

Ah, M. F. ! si je pouvois dévoiler à vos regards l'âme du vrai chrétien dans la souffrance, que la Providence vous paroîtroit bien justifiée ! Ici c'est un malade dont le corps est près de se dissoudre ; il soutient dans une pénible agonie les derniers combats de la nature. Voilà ce qui frappe vos regards ; mais ce que vous n'apercevez pas et que les anges contemplent , c'est l'onction de la grâce qui se répand dans son âme ; c'est la piété dont les rayons éclairent l'obscurité de son lit de douleur ; c'est la divine espérance qui lui montre la couronne , qui lui fait entendre le son des harpes célestes, qui murmure à son oreille ces paroles ravissantes de son Rédempteur : *Celui qui vaincra , je le ferai asseoir sur mon trône* (1). Partout, dans tous les états, dans tous les lieux, vous voyez des fidèles dans l'épreuve. Ils semblent quelquefois submergés par les flots de l'adversité. Voilà ce qui frappe vos regards ; mais ce que vous n'apercevez pas , et que les anges contemplent , c'est cet abandon si doux avec lequel ils se jettent dans les bras de leur Père , avec lequel ils répètent ces paroles de l'Écriture : *Quand il me*

(1) Apoc. III, 21.

tueroit, je ne laisserois pas d'espérer en lui (1); c'est le charme qu'ils trouvent dans la conformité de leurs souffrances avec celles du Sauveur; c'est la joie pure qu'ils goûtent en imitant sa patience et sa résignation; c'est cette foi qui est pour eux *une vive représentation*, une possession anticipée des biens à venir; c'est cette *paix de Dieu*, cette paix ineffable qui *garde leur âme en Jésus-Christ* (2), qui la préserve du désespoir, que dis-je? qui ne permet pas au trouble d'en approcher. *J'ai beaucoup vu*, disoit le roi prophète; *j'ai atteint la vieillesse et je n'ai point vu le juste abandonné, ni sa postérité réduite à mendier son pain* (3). Cela étoit vrai sous l'ancienne loi, à l'observation de laquelle un bonheur temporel étoit promis, et la pensée que ces paroles expriment est belle sans doute; mais sous l'Évangile on peut tenir un plus noble langage; on peut dire: J'ai vu le juste abandonné de Dieu en apparence, et ne cessant point d'espérer en sa bonté: j'ai vu le juste aux prises avec l'infortune, et goûtant encore le sentiment du bonheur,

Providence, Providence adorable! C'est ainsi que par des voies invisibles et secrètes tu fais

(1) Job. XIII, 15. (2) Philipp. IV, 7.

(3) Ps. XXXVII, 25.

régnier l'ordre au milieu du désordre; tu rétablis l'harmonie que le péché avoit détruite sur la terre; tu te rends témoignage à toi-même dans le cœur de tes enfans, et le cœur de tes enfans te rend aussi témoignage.

IV. Je l'avouerai cependant; il peut y avoir des situations si terribles, si prolongées, où le bon est tellement opprimé par le méchant, tellement sa victime, que ses compensations intérieures, quelle que soit leur puissance, ne nous semblent pas satisfaire à la justice divine, et que notre foiblesse a besoin de la voir se manifester avec plus d'éclat. Oui, M. F., il peut y avoir de telles circonstances; quelle génération eût droit de l'attester si ce n'est pas celle-ci? Il peut y avoir de telles circonstances; et il falloit que cela fût ainsi pour que le cœur de l'homme appelât un jugement à venir, pour qu'il trouvât en lui-même, dans l'énergie de ce sentiment, une preuve de son immortalité, et dans le désordre de la vie présente, le gage d'une autre existence. Mais la foi s'unit à l'instinct de la nature pour nous la garantir cette existence. Jésus, le Prince de la vie, est venu réaliser nos vœux et nos pressentimens, sceller d'un sceau divin les promesses de la raison, et suivant l'expression de l'Écriture, *mettre en évi-*

(1) 2 Tim. I, 10.

dence l'immortalité (1). Portez vos regards en avant, nous dit-il ; voyez l'éternité qui ferme la carrière. Voyez ces demeures éternelles de la joie et de la douleur : elles attendent le juste et l'impie. S'il en est ainsi, chrétiens, n'est-il pas levé le scandale des épreuves de l'un, et de l'apparente félicité de l'autre ? La Providence n'est-elle pas justifiée ? Oui sans doute, elle l'est. Oui, Seigneur, *tes voies sont bien réglées*. Père des Esprits ! Roi des siècles ! c'est de notre sort éternel que tu devois t'occuper. Ce n'est point pour ce court passage du néant au tombeau que tu formas l'homme, c'est pour la période qui doit suivre. Tu comptes pour peu de lui épargner quelques douleurs d'un instant, ou plutôt par une dispensation merveilleuse, tu les fais servir ces maux inévitables ; à l'acquisition d'un bonheur sans fin. Tu en fais pour le fidèle la matière de ses mérites, les degrés de la gloire, les arrhes de l'héritage. C'est le combat que soutient l'athlète et après lequel il sera proclamé vainqueur. Encore un moment et Lazare se reposera dans ton sein, et le souvenir de ses souffrances passées ajoutera un charme de plus à son bonheur.

Il est donc vrai ; si malgré la certitude de cette autre économie nous murmurons encore contre les voies du Très-Haut, c'est que les nôtres sont

(1) 2 Tim. I, 10.

mal réglées. Tout occupés de la terre, nous comptons l'éternité pour rien : elle est pour nous comme si elle n'étoit pas. Nous voudrions que renversant l'ordre que lui prescrivoient ses perfections, Dieu fit, comme nous, de la vie présente le but principal de ses soins.

Ah ! M. C. F., que notre impatience, que nos murmures sur les voies de la Providence sont insensés à l'égard du juste ! Nous voudrions abrégier son épreuve et le priver de sa plus belle récompense, de sa palme la plus glorieuse. Qu'ils sont téméraires et cruels à l'égard du méchant ! L'éternité, l'éternité ne nous semble pas assez longue pour le punir. Par un mouvement de sa bonté, Dieu veut lui faire du moins *sa part dans ce monde* (1), comme au riche de la parabole, et nous lui envions ces instans d'une félicité passagère. Dieu lui laisse le temps du repentir ; Dieu diffère de prononcer sa sentence, et nous, au milieu de ses égaremens, nous appelons la foudre sur sa tête. Nous voudrions fixer le sort de cette âme infortunée et la précipiter incontinent dans l'abîme d'où l'on ne peut sortir.

Qu'ajouterai-je, chrétiens ? Telle est la force de ces considérations que les opposant à tant de raisonnemens présomptueux, de vaines décla-

(1) Luc XVI, 25.

mations contre la Providence, on seroit tenté de penser que ce sont là des vérités nouvelles dont la plupart des hommes n'ouïrent jamais parler. Et cependant que lisons-nous dans l'Évangile ? *Heureux ceux qui pleurent. C'est par beaucoup d'afflictions qu'il faut entrer dans le royaume des cieux. Si quelqu'un veut venir après moi, qu'il renonce à lui-même et se charge de sa croix. Notre vie est cachée en Dieu avec Jésus-Christ* (1). En un mot, l'éternité, seule véritable existence de l'homme : l'affliction, moyen de bonheur pour l'éternité, voilà le système du chrétien ; voilà le secret de la conduite de Dieu que Jésus nous révèle. Si les promesses de la vie présente sont faites à la piété, il est aisé d'apercevoir qu'elles doivent s'entendre, ces promesses, non d'une prospérité mondaine, mais des jouissances de l'âme, de cette paix du cœur que le fidèle peut goûter dans toutes les situations.

Ces vérités devraient être pour les chrétiens des notions élémentaires : ils les lisent dans nos Écritures ; ils les retrouvent dans tous les ouvrages d'instruction religieuse ; ils les entendent répéter dans nos temples : leur cœur devrait en

(1) Matt. V, 4. Act. XIV, 22. Matt. XVI, 24. Coloss. III, 3.

être pénétré dès l'enfance; leur esprit devoit en recevoir un caractère plus juste; plus élevé; leur âme une trempe plus noble et plus forte; ils ne devoient plus appeler l'adversité, malheur; la prospérité, bonheur; ils devoient envisager la vie, ses plaisirs, ses peines sous un point de vue tout nouveau, tout opposé à celui sous lequel les autres hommes la considèrent.

Cependant, hélas! quelle influence ont-elles sur nos opinions, ces vérités? Nous les perdons de vue dans nos entretiens. Nous faisons profession d'être disciples de Jésus, et nous raisonnons presque toujours en païens sur les événemens de la vie. Ah! c'est de notre cœur que s'élèvent les nuages qui obscurcissent notre entendement. Ce cœur foible et charnel repousse la sévérité de la doctrine évangélique; il repousse une doctrine qui nous avertit de l'utilité, de la nécessité de souffrir. Cette vérité semble dure à la chair; on en écarte le souvenir; et voilà comment nous perdons le fil destiné à nous guider dans le labyrinthe des événemens. Nous replaçons sur nos yeux le bandeau que Jésus en avoit ôté, et nous égarant dans nos pensées, nous n'apercevons plus qu'énigme, impénétrable obscurité dans ces mêmes dispensations où le fidèle trouve un sujet d'admirer, d'adorer les profondeurs de la

sagesse éternelle. En vain le Sauveur des hommes nous prévient sur ce qui nous attend dans la carrière : en vain il nous annonce que *son règne n'est pas de ce monde* (1) ; sourds à sa voix, aveugles volontaires , nous nous obstinons à attendre de lui cette félicité temporelle qu'il ne nous a point promise ; et dès que nous avons quelque chose à souffrir , nous osons accuser le ciel ; nous osons le prendre à partie , comme s'il manquoit à ce qu'il nous doit , à ce qu'il se doit à lui-même.

O Dieu ! *à toi est la justice et à nous la confusion* (2). Etre infiniment sage, infiniment bon ! Tu daignes veiller sur ce monde souillé par le péché ! Tu daignes diriger tes créatures. L'univers obéit à tes décrets en silence : l'animal assujetti à notre dur empire , l'insecte qui ne vit qu'un jour , ne murmurent point contre toi. L'homme seul , le favori de ta Providence ; l'homme que tu daignes consoler dans ses peines ; l'homme à qui tu as donné l'espérance ; l'homme à qui tu promets l'immortalité , l'homme ose censurer tes dispensations ; il pervertit pour t'outrager , cette raison dont tu l'avois enrichi pour s'élever à toi , pour te connoître et t'adorer plus

(1) Jean. XVIII, 36.

(2) Dan. IX, 7.

parfaitement. O Dieu ! comment peux-tu supporter tant d'audace , jointe à tant d'ignorance , et tant d'ingratitude avec tant d'indignité ? Comment ton courroux ne s'allume-t-il pas ? O Dieu ! ta patience , ta bonté ne sont pas moins incompréhensibles que ta grandeur.

Mais quelque infinie que soit la bonté céleste , cette hardiesse de blâmer les voies du Très-Haut , cette hardiesse pour laquelle on ne trouve point de nom quand on considère ce qu'il est et ce que nous sommes , cette hardiesse si commune cependant et dont on ne daigne pas même s'accuser , ne peut demeurer impunie. Ecoutez le prophète à la suite de mon texte : *Je vous jugerai suivant vos voies , a dit l'Eternel* (1) , c'est-à-dire , je rechercherai , je punirai en vous cette orgueilleuse impatience , cet égoïsme , cet attachement pour la terre , sources de vos murmures et de vos jugemens impies.

Hélas ! M. F. , n'avons-nous pas assez souffert , sans attirer sur nous des calamités nouvelles ? Cherchons plutôt , cherchons un refuge dans le sein de notre Dieu. C'est là , c'est là seulement que nous trouverons le calme et le repos. Rendons-lui cet hommage dont il est le plus jaloux. Hâtons-

(1) Ezéch. XVIII , 30.

nous de revêtir ce respect profond , cette confiance entière , cette soumission sans bornes pour la Providence , ces dispositions si raisonnables , si justes et si douces , qui peuvent seules soutenir le cœur de l'homme et le garantir du trouble au milieu des agitations de la vie.

O Dieu, achève en nous ton œuvre ! Voilà ; j'ai parlé à mes frères de la sagesse de tes décrets ; j'ai cherché à leur inspirer les sentimens qui te sont dûs : mais sans le secours de ton esprit mes discours ne sont que de vains accens qui se perdent dans les airs. Fais-les toi-même pénétrer dans leur âme. Grave-les dans leur mémoire. Donne à tous ceux qui composent cette assemblée, donne-leur ce sentiment qui distingue tes vrais enfans, ce cœur filial auquel non-seulement le murmure est étranger, mais qui, par une heureuse sympathie, s'unit à toi, semble pressentir tes desseins, les adore, et dans tous les événemens de la vie n'a point d'autre langage que celui du Sauveur : *Que ta volonté soit faite et non pas la nôtre* (1). Amen.

(1) Matt. XVI, 39.